

Le capitaine Fred Woodcock: Monsieur le président et messieurs, il s'est dit beaucoup de choses avant le déjeuner, et je n'ai que quelques mots à ajouter. Nous sommes ici à titre de délégués chargés de vous exposer un tableau de la situation. Je n'apprendrai probablement rien au Comité en disant que personne ne peut mieux que les aveugles comprendre les problèmes des aveugles ni connaître les moyens de les résoudre. C'est également vrai de nos paraplégiques, de nos amputés et de nos associations de pensionnés. Je dois dire que nos membres se plaignent amèrement à nous, je veux dire à ceux qui font partie des conseils de direction de nos groupes. Depuis déjà quelque temps, les amputés, surtout les jeunes, se plaignent en disant que nous ne menons pas une lutte assez vigoureuse pour leur faire obtenir ce qu'ils considèrent comme leurs droits. Voilà, messieurs, une des raisons pour lesquelles nous avons fait venir ici une aussi nombreuse délégation composée surtout de jeunes anciens combattants. Ces jeunes gens sont à peu près de l'âge de ceux qui, pour des raisons que je n'ai pas besoin d'énumérer, sont incapables de venir ici aujourd'hui. Ces jeunes gens vont retourner auprès de leurs camarades et ils leur diront: "Nous avons fait de notre mieux. Nous avons laissé la chose entre les mains d'un comité qui nous comprend." J'espère sincèrement, messieurs, que nous pourrions dire cela.

Ces jeunes gens ne réclament qu'une indemnité basée sur leur invalidité. On ne saurait douter de leur loyauté ni de leur patriotisme. Je pense qu'ils seraient encore prêts à verser leur sang demain si on le leur demandait. Ils réclament une indemnité conforme au standard de vie que les Canadiens désirent maintenir.

Une question a été posée ce matin. On a demandé de citer des chiffres pour établir quel progrès le Canada a faits depuis vingt-sept ans. C'est inutile, messieurs. On n'a qu'à retourner un peu en arrière et remonter au temps où nous faisons nous-mêmes notre propre savon dans la forêt. Nous progressons certainement et nous espérons continuer de le faire. Nous avons certainement progressé depuis la fin de la seconde Guerre mondiale, qui sera la dernière, je l'espère. Le malheur est que le taux de nos pensions n'a pas progressé également. Plusieurs articles qui étaient considérés comme du luxe il y a vingt-sept ans nous sont aujourd'hui absolument nécessaires. Un de nos aveugles a dépensé plus de quatre dollars pour un taxi qui l'a conduit au train. Pourquoi? Parce qu'il voulait être indépendant. Sa femme aurait peut-être pu le conduire en tramway jusqu'à la gare et le confier à un employé du chemin de fer pour l'envoyer à Ottawa. Non, il voulait être indépendant, et c'est pour cela qu'il a pris un taxi.

Ces jeunes gens ont un autre sentiment que je désire vous signaler. Il y a quelque temps, nous leur avons dit que le budget du pays était bien chargé. Un de ces jeunes gens m'a demandé: "Considère-t-on que nous sommes une charge, capitaine Woodcock? S'il en est ainsi, nous aurions peut-être mieux fait de rester là-bas afin de ne pas alourdir le fardeau du pays". Voilà le sentiment de ces jeunes gens. C'est tout ce que j'ai à dire, monsieur le président.

Le PRÉSIDENT: Nous vous remercions beaucoup, capitaine Woodcock. Le colonel Baker désire maintenant faire une autre déclaration.

Le colonel BAKER: Monsieur le président et messieurs, les membres de cette délégation ne sont pas venus ici pour leur plaisir. Tous ont un sentiment de responsabilité envers les invalides de diverses catégories qu'ils représentent. Soldats, marins et aviateurs ont un sentiment de camaraderie envers ceux qui ont été invalidés en servant le pays.

Je reconnais que vous, qui représentez la Chambre des communes et le peuple du Canada, avez comme nous servi le pays. J'ai déclaré un jour à un comité parlementaire que je me suis toujours inquiété du sort de ceux d'entre nous qui ont été invalidés. Nous n'avons jamais considéré l'invalidation comme un mérite en soi. C'est un de ces malheurs qui sont arrivés à tant d'entre nous, soit parce que nous n'avons pas été assez habiles pour éviter le danger, soit pour plusieurs autres raisons. Or il nous faut vivre dans cet état d'invalidité, et nous nous inquiétons. Je me rap-